

Quand le malheur frappe Job : en-quête du Dieu juste

La parole, enfin, fait tomber le masque !

AVERTISSEMENT PRATIQUE

Si vous utilisez la version électronique de cette étude, n'oubliez pas de cliquer sur les termes en surbrillance. Ce geste vous renvoie, soit au **glossaire**, soit à des **compléments pédagogiques**. N'oubliez pas de déposer sur le site vos remarques, vos questions et vos réponses. Bonne lecture et belle découverte.

1. Pour entrer dans le texte

Consigne : Lire attentivement Job 3 et faire l'inventaire des aspects positifs de la mort que contient ce chapitre.

1.1 Après le long silence

La souffrance peut murer quelqu'un dans le silence. Elle peut paralyser l'expression, laisser proprement sans voix. On connaît l'exemple de ces personnes ayant traversé la Grande Guerre ou les camps du Troisième Reich qui n'ont jamais parlé de ce qu'ils avaient vécu, comme s'il n'y avait pas de mot pour dire l'horreur, comme s'il n'y avait pas d'oreilles suffisamment grandes pour écouter vraiment, comme si le mal, dans sa brutalité, ne pouvait être ni dit, ni entendu.

Incapacité de dire et d'être écouté. Mais peut-être aussi peur de ne pas en dire assez ou de trop en dire. Peur de mal dire et d'attribuer faussement le mal à autrui ou à l'Autre. Job garde le silence. Longtemps.

Lorsque ses trois amis arrivent, Job est enfermé dans sa souffrance depuis de longs mois (Jb 7,3), ayant résisté à la tentation de maudire Dieu et de mourir (ce que sa femme l'encourageait à faire, avec une froide lucidité : en effet qu'espérer de plus ou de mieux que la mort de la part d'un Dieu qui tourmente ? Jb 2,9). Enfin, après sept jours et sept nuits de silence partagés avec ses amis, Job s'exprime. La présence des autres, des amis respectueux de son silence, semble lui ouvrir une porte, lui donner accès à la parole.

La parole libérée n'est pas d'abord ouverture d'un dialogue, mais plainte, soupir, lamentation (v. 24). C'est un monologue où se disent toute l'amertume et la désespérance, l'incompréhension et les pourquoi, et ce monologue n'attend aucune réponse.

Si les deux premiers chapitres du livre ont présenté un homme stoïque, faisant face au malheur avec une confiance hors du commun, le chapitre trois fait éclater le drame et donne à sentir de l'intérieur ce que vit Job. Le vernis a craqué : ce n'est plus le Job bénissant Dieu qui donne le bonheur et le malheur, mais l'homme que l'usure du malheur a fini par faire céder. Il maudit tant le jour que la nuit qui l'ont vu être conçu et naître.

La parole libérée ose ce que le discours religieux n'autorisait pas. En parlant comme il le fait, Job s'affranchit du langage convenu, du langage policé, du langage que censure une certaine compréhension du rapport à Dieu. Il se risque à questionner l'arbitraire de Dieu. Enfin, peut-être soutenu ou encouragé par la présence compatissante des trois amis, il prend la mesure de son drame, il se penche au bord du vide : si seulement la mort voulait bien de lui, ou plutôt si seulement la vie n'avait pas voulu de lui ! L'attitude des trois amis a eu pour effet de permettre l'éclosion d'une parole que Job ne pouvait plus taire.

1.2 Une structure

Une lecture attentive du texte permet de repérer quelques grandes articulations :

- V. 1-2 : Job prend la parole pour maudire le jour de sa naissance
- V. 3-10 : Job maudit le jour et la nuit, les temps de la conception et la naissance
 - v. 3, le jour et la nuit sont maudits
 - v. 4-5, le jour est maudit
 - v. 6-10, la nuit est maudite
- V. 11-19 : Job compare sa destinée à celle des morts
 - v. 11-12 : pourquoi ne suis-je pas mort ?
 - v. 13-19 : mort, je serai enfin tranquille, comme les autres
- V. 20-23 : Job s'en prend à Dieu qui donne la vie à celui qui peine
- V. 24-26 : Job ne connaît ni calme, ni tranquillité, ni repos.

Partant de sa situation personnelle (v. 3-19), Job élargit son propos à tous ceux et toutes celles qui ne connaissent de la vie que sa dimension tragique et dramatique (v. 20-23). Puis il revient à lui-même pour faire le constat désabusé d'une vie faite de tourments où ce qu'il redoute lui arrive (v. 24-26).

Sur le plan formel, le discours de Job tranche avec les deux premiers chapitres. La prose narrative cède le pas à la poésie qui autorise associations d'images et liberté de ton. Mais avec la poésie surgit la difficulté de compréhension pour le lecteur occidental et moderne, tant cette écriture évoque plus qu'elle ne décrit, use de métaphores et non de concepts et de définitions.

2. Pour éclairer la lecture

a) Job prend la parole pour maudire le jour de sa naissance

V. 1 et 2. Le verset 1 semble comme un titre donné à l'ensemble du chapitre, soit la première intervention de Job. « **Job ouvre la bouche et maudit son jour.** » Après le long silence, Job se lance à prendre la parole pour maudire son jour, soit le jour de sa naissance. Job n'est pas le premier à maudire ce jour, déjà Jérémie l'avait fait (Jr 20,14-18). Le verbe employé signifie « traiter à la légère », mépriser. Mais qui est visé derrière ce traitement à la légère sinon ses géniteurs et Dieu ? Bien sûr, le texte ne va pas aussi loin, mais dans son développement, le discours attribue à Dieu la responsabilité de ce qui lui arrive, du non-sens de son existence broyée par la souffrance.

Job, à part une très brève allusion possible à son passé, n'en parle pas dans sa plainte. Le malheur a comme effacé pour un temps tout ce qu'il a vécu. Sa souffrance en excès le rend amnésique. Et le lecteur non averti ne sait pas de quoi Job souffre. Sans l'appareil narratif des chapitres 1 et 2, il est difficile de se faire une représentation précise de la souffrance de Job, sinon qu'elle semble totale, continue, indépassable. La suite des paroles de Job en réponse à ses « amis » en dira plus.

b) Job maudit le jour et la nuit, les temps de la conception et la naissance

V. 3. Ce verset distingue deux moments, le « **jour** » de sa naissance et la « **nuit** » de sa conception. Dans un souhait impossible Job exprime le désir que les jours qui l'ont vu être conçu et naître n'aient jamais existé. Ceux-ci manquant à l'appel, Job ne serait pas venu au monde.

Ce que la nuit a annoncé, c'est plus que la conception d'un mâle, c'est celle d'un homme valeureux, d'un homme fort. L'expression de Job paraît renvoyer à

l'image qui était la sienne au temps de sa splendeur, quand il était un homme respecté (Job 29). Maintenant qu'il n'est plus que l'ombre de lui-même, il est confronté la disparition de ses repères, à la dilution de son identité. Ce jour et cette nuit qui ont présidé à sa venue ne méritent plus d'exister.

En 4-5, Job parle du jour puis en 6-10, il s'exprime sur la nuit.

V. 4-5. En demandant que le jour devienne ténèbres, en écho négatif à la première parole créatrice de Dieu en Gn 1,3, Job désire *pour lui* le retour au chaos originel — mais non pour toute la création, mais pour ce jour seulement. Ce n'est pas contre l'existence en elle-même que Job en a, mais contre sa propre existence. Ou peut-être, usant de sa propre existence comme d'un filtre où tout sens est perdu, espère-t-il pour la création entière le retour au chaos ? Dieu est présenté ici comme celui qui organise le **calendrier** et donne réalité au jour en le convoquant. La non-convocation de ce jour aurait donné lieu à la non-existence de Job.

L'image proposée au v. 5 n'est pas très facile à rendre. L'ombre de la mort et la ténèbre sont sollicitées par Job en tant que proches parents pour qu'elles réclament — rachètent — ce jour dont Job ne veut pas. Job souhaite-t-il que Dieu abandonne ce jour et le confie à l'obscurité, seule à pouvoir le réclamer ? La nuée, qui dans le temps de **l'Exode** signalait la présence de Dieu, semble ici évoquer plutôt son absence.

V. 6-10. Après le jour, la nuit sur laquelle il s'exprime deux fois plus longuement. Son désir est le même que pour le jour, que cette nuit disparaisse du calendrier, qu'elle ne soit plus mentionnée. Ose-t-il une image plus audacieuse, peut-être sexuelle, puisque la nuit est associée à la conception : cette nuit doit demeurer stérile (« **non fécondée** ») et nul cri de joie venir en elle (« **ne la pénètre** ») ? Plus même, v. 8, Job appelle l'intervention mystérieuse des magiciens astrologues, des hommes qui savent et peuvent déclarer, voire provoquer des jours fastes et des jours néfastes. Il attribue même à ces hommes le pouvoir de réveiller le **Léviathan**, le monstre marin que **YHWH** vante en Job 41. Mais pourquoi le réveiller ? La TOB propose l'explication suivante : « Les magiciens excitent le monstre du chaos à dévorer le soleil. Cette croyance était probablement reliée à la prévision des éclipses ».

Peu importe. Job se plaint de la nuit qui n'a pas fermé « **les portes du ventre** » de sa mère, qui n'a pas empêché sa conception. Et pour cela, cette nuit doit être punie et ne jamais voir la lumière. On peut même entendre dans la plainte

de Job un appel à la « décréation », un retour au chaos originel. La souffrance en excès le conduit à considérer le monde comme absurde, la création comme un projet incompréhensible.

c) Job compare sa destinée à celle des morts

V. 11-12. Après la plainte et la violence du propos des v. 3-10, c'est le temps des pourquoi. Mais à qui Job les adresse-t-il ? De qui attend-il une réponse ? Ce n'est que dans la suite du texte qu'il mettra Dieu en cause. Pour l'instant, les pourquoi sont lancés à la volée, comme une plainte déchirante.

Les questions vont en quelque sorte graduellement du sein maternel aux soins maternels : pourquoi n'est-il pas mort dès le sein de sa mère ? pourquoi n'a-t-il pas expiré à la naissance ? pourquoi deux genoux l'ont-ils accueilli (est-ce une allusion à un rite d'adoption comme en Gn 30,3 ou au geste d'un père légitimant l'enfant ?) ? pourquoi a-t-il été nourri et soigné ?

Le mot hébreu pour genou est construit sur la même racine que le verbe bénir. Qui ne reçoit pas un enfant comme un temps béni, mémorable entre tous ? Quel parent ne se souvient pas de la naissance de son ou de ses enfants ? Ce qui a dû être un moment béni pour ses parents quand Job enfant a été accueilli et reconnu devient pour lui un moment malheureux, un moment à oublier.

Job est ainsi confronté au problème de son existence et au sens de celle-ci. Une vie comme la sienne, vaut-elle la peine d'être vécue ? Ne vaudrait-il mieux ne pas naître, ne jamais voir le jour plutôt que de connaître le sort qui est le sien ? Il semble même faire un pas de plus et envisager l'inexistence (v. 16). La question n'est pas tant l'interrogation plus moderne et occidentale « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? », mais « pourquoi une existence aussi douloureuse est-elle possible ? ».

Aussi Job revendique pour lui la mort qui, selon ses dires, est repos, calme et tranquillité (v. 13). Cette dimension « positive » de la mort dans le discours de Job interroge. En effet, la Bible hébraïque n'offre pas une **conception unifiée de la mort et du statut des morts**, mais en règle générale, celui-ci ne semble pas enviable, puisque le mort n'est plus en relation avec Dieu, il ne peut plus le louer. La représentation que Job s'en fait est-elle partagée par d'autres ? Ou bien Job, par cette mort fantasmée, souhaite-il simplement disparaître de la vue de Dieu ? Sa pensée rejoint celle de **Qohélet** qui célèbre le bonheur de l'avorton ou des morts (Qo 4,2-3 ; 6,3-5).

Quoi qu'il en soit, il imagine partager alors la condition de tous les humains, riches et puissants (v. 14-15), pauvres et faibles puisque la mort les rassemble tous (v. 19), sans tenir compte de leur situation antérieure. Dans la mort au moins, les méchants et les oppresseurs cessent leurs activités, les esclaves trouvent la liberté et les prisonniers vivent en tranquillité. Mais pour Job, il n'en est rien. Job vit et il ne lui est pas donné de partager la condition des morts.

Dans cette partie de son discours, Job opère un renversement. À l'aune de son honneur brisé, Job idéalise la mort et n'en voit plus que les avantages. Normalement, la mort n'est pas objet d'envie et le sort des morts n'est pas considéré comme enviable, preuve en sont les Psaumes où le psalmiste demande l'aide et la protection de Dieu parce que le séjour des morts est vide de sa présence (par exemple Psaume 6 ou encore Es 38,9-20). Mais par comparaison avec son malheur, le séjour des morts semble « doux », ou pour le moins préférable. Parce que le trouble sans fin, il le vit maintenant. D'autre part, si petits et grands, riches et pauvres subissent un même sort, il y a là, aux yeux de Job, une forme de justice qui justement lui manque aujourd'hui, dans ce monde sous la souveraineté insaisissable de Dieu.

d) Job s'en prend à Dieu qui donne la vie à celui qui peine

V. 20-23. Enfin. Enfin, mais encore de manière très discrète, Job fait le pas de mettre Dieu en accusation. Job s'en prend à Dieu qui donne la vie à celui qui peine. Le « *il* » du verset 20 ne se trouve explicité qu'au v. 23 quand Job lâche le mot Dieu (**Eloah**). Pourquoi donner la vie si c'est pour une vie de souffrance ? Job se sent pris au piège de la vie quand la mort lui est refusée. Elle serait pour lui un véritable trésor, l'occasion d'une joie inouïe !

Pour la première fois, Job élargit le champ de sa réflexion. Son questionnement ne le concerne plus lui seul, mais associe tous les souffrants qui comme lui aspirent à la mort alors même qu'elle ne vient pas.

La traduction de la TOB du v. 23, malgré l'ironie, présente une traduction facilitante : « **Et c'est lui que Dieu protégeait d'un enclos !** », qui renvoie aux paroles de **l'Adversaire** en 1,10 : « **Ne l'as-tu protégé d'un enclos, lui, sa maison et tout ce qu'il possède ?** ». Job ferait alors référence à sa situation passée (29,2-4), quand il était un homme fort (le même mot qu'au v. 3) et que Dieu prenait encore soin de lui, et s'étonnerait de la contradiction : le Dieu qui le gardait est maintenant celui qui le laisse en vie quand il attend la mort. La

protection est devenue prison ! Mais si Job 29 relève la contradiction insoluble de sa situation, Job semble bien plus radical dans le rejet du passé et de l'action divine dont il y été le bénéficiaire.

Une autre traduction est possible qui contraste plus encore avec 1,10. « *Voici donc un homme qui ne sait où il va, que Dieu a enfermé comme derrière un mur* » traduit la Bible en français courant ou avec la Nouvelle Bible Segond (NBS) on peut lire : « *L'homme (...) que Dieu cerne de toutes parts* ». Ici l'accent est mis sur l'activité de Dieu, du Dieu transcendant, qui lui-même retient Job prisonnier. Job, amnésique par l'effet de la souffrance, ne fait pas référence au passé mais au seul présent et s'interroge sur Dieu même qui offre une vie moins douce que la mort !

Déjà au v. 18, Job pensait-t-il à lui-même et à Dieu quand il présentait la mort comme le lieu où le prisonnier n'entend plus la « **voix du garde-chiourme** » ? On peut penser en effet que pour Job, la mort mettrait fin à cet emprisonnement qu'il croit voulu par Dieu.

Comment un Dieu transcendant peut-il créer des êtres humains et leur donner vie pour ensuite les laisser souffrir sans même leur offrir une mort rapide qui mettrait un terme à leur drame ? Comment le Créateur peut-il livrer un homme fort à une telle déchéance ? Lui, Job, qui conduisait les autres et choisissaient pour eux la voie à suivre (29,25) ne sait plus où il va, ne peut plus s'orienter. Il vit un renversement complet qui contredit tout ce qu'il a vécu auparavant. On comprend que pour lui la mort soit la seule issue, d'où son incompréhension quand la mort même lui est refusée. En Job 29, Job dira le contraste flagrant entre sa vie de maintenant et sa vie d'avant et son incapacité à comprendre pourquoi Dieu le met dans une telle situation. Mais en Job 3, au début de la plainte, son propos est plus radical : il rejette le monde que Dieu gouverne, puisque le séjour des morts est plus désirable que ce monde.

e) Job ne connaît ni calme, ni tranquillité, ni repos

V. 24-26. Job revient à sa plainte personnelle. Il a pour nourriture non le pain, mais ses sanglots. Job paraît se liquéfier : ses rugissements « **déferlent comme l'eau** ». Le terme *rugissement*, employé généralement pour parler du cri du lion, est ici utilisé pour désigner les cris du malheureux (voir Psaume 22,2). Les rugissements redoutables du lion deviennent pleurs intarissables. Ironie

encore ! L'ensemble du verset 24 peut aussi évoquer le malheur comme nourriture et boisson quotidiennes.

Job n'a pas seulement perdu sa santé, ses enfants et ses biens, mais aussi sa santé psychique, son identité, sa confiance en lui-même et en la vie (v. 25). Maintenant, c'est l'angoisse qui gouverne sa vie. La TOB met au passé « **La terreur qui me hantait, c'est elle qui m'atteint, et ce que je redoutais m'arrive** » ce que la NBS traduit au présent « *Ce qui me remplit de frayeur, c'est ce qui m'arrive ; ce qui fait mon effroi, c'est ce qui m'atteint* ». L'usage du passé donne à penser que même au temps de sa prospérité, Job craignait un retournement de situation, et peut-être que les sacrifices offerts pour la purification de ses fils en sont les témoins (1, 4-5). Là où la TOB semble voir une crainte antérieure, la NBS traduit plutôt une simultanéité. À peine perçue, l'angoisse se mue en réalité. On pourrait même penser que maintenant Job a même peur de sa peur !

La conclusion du v. 26 ne laisse aucun doute : il n'y a pour Job ni calme, ni répit, ni repos, il n'y a que tourment ou agitation (cf. v. 17 où le mot désigne l'agitation des méchants). Il n'y a aucune espérance dans le propos de Job, ni vrai appel à Dieu, ni attente exprimée, mais une agitation dont on ne saurait éliminer l'idée de colère ou de révolte. À la fin de son discours, Job est prêt pour le débat, voire pour le combat.

3. Pour aller plus loin

a) Exprimer la souffrance, c'est aussi cela la foi

Ce qui vient en premier lieu à l'esprit, c'est la nécessité d'exprimer la souffrance par des mots et des gestes, même s'il faut pour cela abandonner l'image de soi que l'on donne en public. Même s'il faut déchoir aux yeux des autres et devoir affronter leurs critiques.

Après le drame, dans un premier temps, il y a la stupeur, puis le silence et l'abattement. On peut supposer que la présence, encore amicale et porteuse, des trois amis, permet à Job de mettre des mots sur ses maux. Oser dire le mal subi, le mal que l'on ne comprend pas, le mal qui s'oppose à la vie, le mal qui fait désirer la mort. Le discours de Job autorise et encourage la prise de parole qui se risque à dire la souffrance en mal de sens, et ce sans chercher à plaire à quiconque, pas même à Dieu. Dans ce premier discours qui n'attend aucune

réponse, sinon une écoute attentive, il n’y a pas trace d’espérance. Pour que celle-ci puisse émerger, il est nécessaire de laisser l’espace à l’âpreté de la douleur que rien n’explique ni ne justifie.

On a trop souvent en régime chrétien attendu que la plainte se termine au moins par un acte de contrition (reconnaissance d’une erreur, aveu de faiblesse, partage de la condition humaine) ou par un signe d’espérance, comme s’il ne fallait pas dire le mal dans toute son obscurité, de peur que Dieu en soit atteint. Mais ne pas dire le mal dans toute sa crudité, n’est-ce pas chercher à le couvrir ? N’est-ce pas désirer que Dieu ne soit pas soupçonné d’une quelconque complicité, mais épargné de toute critique ? Comme on souhaite toujours conjoindre la résurrection à la crucifixion, Pâques à Vendredi-Saint, on ne voudrait pas du samedi saint et de la parole brute de Job sans contrepartie positive. Il ne faudrait pas non plus que la plainte dure. Or il faut 42 chapitres pour entendre de Job une parole autre que la plainte. La parole de Job fait écho au Psaume 88 dans lequel ne résonne aucune espérance. Le livre de Job, en livrant cette plainte, fait le pari qu’il est possible, pour un temps au moins, de demeurer dans l’incompréhension, le cri, l’absurde. Et cela, n’est-ce pas encore et déjà la foi, comme l’interrogation de Jésus au pire du supplice : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m’as-tu abandonné ?* » (Marc 15,34) ?

b) L’image brisée

Job est confronté à une double brisure, un double brisement. Son identité d’abord, mentionnée subtilement dans ce chapitre, mais de manière bien plus appuyée en Job 29, est détruite. Il n’est plus la personne qu’il était. Même le souvenir de ce qu’il a été a disparu. La souffrance efface un passé qui ne peut même plus lui être un réconfort. Et là, sur la cendre, il n’est plus que l’ombre de lui-même, de l’homme fort qu’il a été. Job ne se reconnaît plus. Le contraste est saisissant entre l’homme qu’il était et celui qu’il est devenu. Comment dans cette situation ne pas désespérer ? Celles et ceux qui ont connu un divorce, un licenciement, un accident mutilant le savent bien. Il faut du temps pour « accepter » l’image nouvelle que la situation renvoie.

D’autre part, c’est l’image de Dieu qui subit un sort identique. Comment, en effet, Dieu ne serait-il pas atteint, d’une manière ou d’une autre, par le mal touchant un de ses serviteurs ? Et son image aux yeux de celui qui souffre ? Les mois de silence où Dieu ne fait entendre aucune parole peuvent bien conforter

Job dans le sentiment d'abandon. Comment ce Dieu qui l'avait protégé peut-il maintenant se retourner en celui qui l'emprisonne ? Job doit affronter une image autre de Dieu, une image qu'il n'avait pas envisagée et dont il ne sait encore rien. Loin de la sécurité de son enclos, matériel et théologique (1,10), Job fait face à l'inconnu que sa foi et sa confiance n'avait pas imaginé. Lui, l'homme fort qui offrait à Dieu sacrifice sur sacrifice ne trouve plus de sens à sa vie quand tout s'effondre, surtout le système de pensée qui lui permettait d'organiser son monde. Mais au fond, à quel Dieu s'adresse-t-il ? Est-ce le Dieu de ses conceptions ? Le Dieu qu'il s'est construit ou qu'il a hérité et avec lequel il avait passé un contrat implicite ? Ou l'Autre Dieu dont parle si bien Marion Muller-Colard dans le livre qui porte ce même titre : « L'Autre Dieu » ?

Les drames, les souffrances de quelque ordre qu'elles soient, les ruptures dans le cours de la vie nous contraignent à revisiter nos représentations de Dieu. Non sans oser dire la violence du drame, au risque de transgresser certains « tabous », de flirter avec le blasphème. Ce n'est pas Dieu, le Vivant, qui est visé, mais bien l'image que j'en ai. Pour qu'une image nouvelle du Vivant paraisse, il est nécessaire que l'ancienne soit brisée. C'est ce que l'histoire de Job raconte.

c) De la foi à la foi ou le chemin escarpé de la maturation

Le drame qui atteint Job l'oblige à repenser sa foi et son rapport à Dieu. Si le Dieu protecteur — encore, par exemple, si souvent invoqué lors d'une demande de baptême pour un petit enfant — est devenu le Dieu qui emprisonne, le Dieu qui le persécute, alors Job va devoir cheminer vers l'inconnu, vers ce Dieu qui n'est plus à sa mesure, vers ce Dieu qu'il ne peut plus calculer, vers ce Dieu qui échappe à la saisie.

Mais n'est-ce pas cela la maturation de la foi qui conduit à l'abandon d'une vision enfantine de la toute-puissance de Dieu pour accueillir le Tout-Autre qu'un autre ? N'est-ce pas faire le deuil d'un Dieu à notre image ? Le livre de Job nous entraîne vers un dépouillement de nos certitudes, ce que ses amis ne semblent pas capables de faire.

d) Reconnaissance

Il y a des jours où la mort semble un sort plus enviable qu'une vie malmenée d'angoisse et de douleur. Job l'a exprimé pour que nos mots puissent se glisser dans les siens.

Alors, oui, reconnaissance pour ce récit douloureux, pour ce chapitre sans espoir. Reconnaissance pour ceux qui l'ont produit, copié et recopié, traduit et médité. Il ouvre pour tout être souffrant l'espace autorisé de la plainte, sans jugement et sans censure. C'est sans doute un des rôles que peuvent jouer les Écritures, et Job en particulier : offrir à l'être croyant la possibilité d'être auteur de sa parole propre.

Et pour vous ?

Cette question est destinée à vous permettre d'approfondir votre réflexion personnelle. Vous pouvez transmettre votre réponse, ainsi que les questions qui vous restent à l'issue de la lecture de cette étude, soit en commentaire au bas de la page de l'étude sur notre site, par mail : cbc@protestant-formation.ch ou par courrier à : Etudier La Bible Office Protestant de Formation, Faubourg de l'hôpital 24, 2000 Neuchâtel – CH.

Comment exprimez-vous la tension qui existe entre votre confession de foi — vos convictions — et la réalité, lorsque celle-ci lui est contraire ?

Bibliographie

- CONINCK DE, Frédéric, *Sur les routes d'une sagesse nouvelle. Le livre de Job*, St-Légier, Emmaüs, 1999.
- GUTIERREZ, Gustavo, *Job. Parler de Dieu à partir de la souffrance innocente*, Théologie, Paris, Cerf, 1987.
- HOUZIAUX, Alain, *Job ou le problème du mal. Un éloge de l'absurde*, Paris, Cerf, 2020.
- LEVEQUE, Jean, *Job, le livre et le message*, Cahiers Evangile 53, Paris, Cerf, 1985.
- LEVEQUE, Jean, *Job ou le drame de la foi*, LeDiv 216, Paris, Cerf, 2007.
- MULLER-COLARD, Marion, *L'autre Dieu. La plainte, la menace et la grâce*, Petite bibliothèque de spiritualité, Genève, Labor et Fides, 2014.
- NICOLE, Jules-Marcel, *Le Livre de Job*, Commentaire évangélique de la Bible, tome 1, Vaux-sur-Seine, Edifac, 1986.

NOCQUET, Dany, ***Le livre de Job. Aux prises avec la justice divine***, Au fil des Écritures, Lyon, Olivétan, 2012.

TERRIEN, Samuel, ***Job***, CNT XIII, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1963.

TERNAY DE, Henri, ***Avec Job. De l'épreuve à la conversion***, Ecritures 12, Bruxelles, Lumen Vitae, 2007